

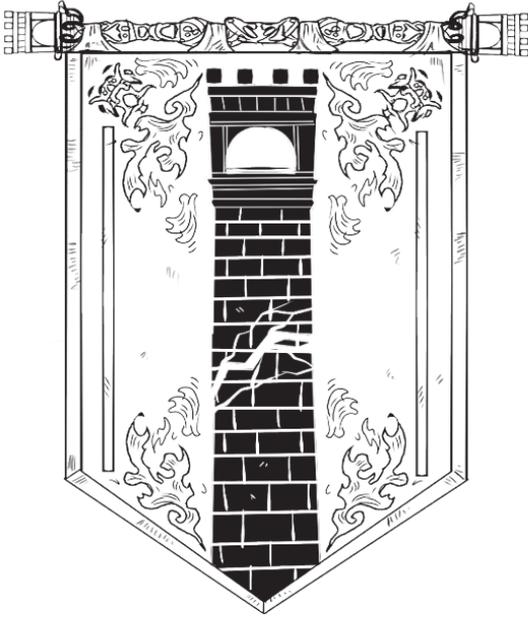
A. M. Strickland

LA COUR
DES SAISONS
IMMORTELLES

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Chloé Atangana



I



COMMENCEMENT

CHAPITRE 1

Je ne suis pas née monstre. Enfant, je n'avais aucun goût pour la violence. Aucun penchant pour la manipulation ni la domination. Aucun rêve d'immortalité. Je voulais survivre aux longs hivers. Retrouver ma mère.

Mais aujourd'hui, je dois les affronter comme elle l'a fait jadis. Et je me sens aussi féroce qu'un monstre, aussi froide que leurs corps de morts-vivants.

Ils arrivent dans notre village peu après les premières neiges, dans un carrosse noir aux airs de corbillard tiré par quatre chevaux à la robe sombre eux-mêmes suivis par deux étalons.

En cette saison, il est imprudent de s'engager sur les routes dans un véhicule sans l'avoir au préalable muni de patins, sous peine de s'enliser dans une congère. Mais les roues paraissent en excellent état, et les animaux, en parfaite santé.

Les deux montures qui ferment la marche ne sont pas attachées au reste du convoi, et aucun cavalier n'est assis sur leur selle en cuir ciré. Plus troublant encore: à l'avant de la voiture, le siège du cocher est inoccupé.

Les bêtes semblent s'arrêter d'elles-mêmes. Le cortège s'immobilise à l'entrée de la place du village – un bout de terre gelée au centre duquel quelques pierres grossièrement taillées forment une cuvette asséchée, que notre chef qualifie généreusement de fontaine. Des relents de poisson, d'abats et de purin flottent encore dans l'air: l'odeur du marché, démonté pour la circonstance.

À présent, cet espace ne sert plus qu'à amplifier le bruit sinistre des sabots sur le sol, dont l'écho se répercute dans l'air froid de cet après-midi de fin d'automne.

Le carrosse reste là, étincelant et maléfique, dans la lumière mourante du crépuscule; mauvais présage devenu réalité. Tandis que nous patientons en rang, tremblants, j'espère sans y croire qu'il est peut-être vide.

Évidemment, il n'en est rien.

Ils attendent que le pâle soleil d'hiver ait disparu derrière la cime des montagnes pour en surgir, comme un torrent: un mâle, une femelle, et un troisième qui semble n'être ni l'un ni l'autre; tous élégamment vêtus – longs manteaux sombres, robes et capes écarlates, noires et argentées. Pour ma part, je n'ai sur moi que les guenilles que j'ai pu rassembler. Mais les écharpes et les châles enroulés autour de mon cou et de ma taille me permettent de cacher ce qu'ils ne doivent pas voir.

Avoir la gorge découverte en leur présence porte malheur; dévoiler ce que je dissimule sous ces haillons me condamnerait à une mort certaine.

Ils n'ont manifestement pas la même pudeur. En dépit du froid, j'entrevois sans cesse des éclairs de leur peau nue, et je constate que leurs carnations et leurs chevelures sont d'aspects aussi variés que leurs tenues. La femme a un teint de porcelaine, de splendides boucles brunes qui tombent en cascade jusqu'à sa taille, et des lèvres du même rouge vif que ses yeux et sa longue robe. L'homme, lui, a la peau mate et a noué en catogan sa longue crinière noire et soyeuse. Il porte un pantalon en cuir noir et sur sa chemise de soie foncée s'entrecroisent plusieurs baudriers où sont accrochées ses dagues. La troisième créature est d'une extraordinaire pâleur. Ses cheveux sont aussi blancs que neige, son regard et ses vêtements, d'un gris métallique, et rien dans sa physionomie ne trahit si c'est

un mâle ou une femelle. J'ai entendu dire qu'ils peuvent prendre cette forme – celle-ci parmi tant d'autres –, et vivre comme ils l'entendent, sans en pâtir d'aucune façon.

Les seules similarités que partagent ces trois spécimens sont leurs yeux si étranges et leurs figures trop parfaites, dénuées de la moindre ride ou cicatrice. On les dirait âgés d'une vingtaine d'années, trente au plus, mais je ne m'y trompe pas : ces visages-là ne reflètent jamais l'âge véritable. Contrairement à ce que leur apparence jeunesse semble indiquer, ils sont morts depuis longtemps, et malgré la froideur cadavérique de leur corps, ils se déplacent comme des prédateurs en chasse.

Car ce *sont* des prédateurs. Des prédateurs qui brillent dans le noir à la manière de lanternes, invitant leurs proies à se laisser consumer.

Je voudrais reculer. Je ne tiens bon que pour Silvea, debout à mes côtés. Elle est ma seule amie. Et peut-être même plus, du moins en ce qui me concerne. Sa sécurité est tout ce qui m'importe ; par ailleurs, cette occasion de me tenir près d'elle est beaucoup plus séduisante que ces créatures ne le seront jamais. Nettement plus attirante que la possibilité de devenir l'une d'eux.

Même si je suis sans cesse tenaillée par la faim, rongée par un désir sans nom pour quelque chose, quelqu'un, un lieu quelque part que je brûle de découvrir, je n'ai jamais convoité cette vie éternelle qui me forcerait à me nourrir du sang de mes semblables. Ni la compagnie de ces silhouettes enténébrées aux yeux étincelants et aux lèvres rouges, ni leurs rires moqueurs qui hanteraient mes heures de veille et mes cauchemars, ni ces cours froides et fastueuses qui ne dorment jamais, toutes revêtues de pourpre, d'or, d'argent et de pénombre.

Je suis la fille d'un pêcheur disparu, et ils m'ont enlevé ma mère. Ils sont nos ennemis ; ils envahissent nos terres, éclipsent nos dieux, terrorisent nos nuits.

Boivent notre sang.

Vouloir faire partie des leurs, connaître des jours plus opulents mais être mort, éprouver cette soif ignoble, ne serait pas seulement un rêve insensé; ce serait infâme.

Mais c'est bien pour cela qu'ils sont ici.

Alors que l'homme tire de sa poche un petit sac noir, les lèvres retroussées en un sourire narquois, la femme demande, d'une voix mélodieuse et indifférente:

– C'est tout?

Le silence est si écrasant que l'on entend presque tomber les flocons de neige; personne n'a le cran de répondre. Et pourtant oui, selon leurs critères, c'est tout: tous les adolescents à l'aube de l'âge adulte, ces gamins avec lesquels j'ai grandi, que j'ai souvent détestés, et parfois tolérés, se tiennent à présent devant eux.

Silvea remue – je sursaute en sentant son épaule se coller à la mienne. Supposant ce rapprochement involontaire, je m'écarte aussitôt, mais elle se presse plus franchement contre moi. Je me fige, osant à peine respirer. Elle ne me touche habituellement jamais. Je m'autorise en retour à m'appuyer contre elle, juste un peu.

J'aurais tant aimé qu'elle puisse échapper à ce moment, mais «les souhaits ne remplissent pas le ventre», comme disait mon père. Si ce Rituel est le premier auquel nous participons, les règles sont les mêmes qu'en ces temps immémoriaux où elles ont été décrétées. Une fois par an, les créatures rendent visite à six villages. Tous les jeunes gens âgés de dix-sept à dix-neuf ans doivent alors se rassembler pour un tirage au sort, comme les enfants qui font la queue pour avoir une galette pendant le Festival de l'hiver.

La seule indulgence que nous recevrons ce soir sera celle de rester en vie – si nous sommes chanceux. Et, si le sort nous désigne, la mort sera notre lot. Les créatures imposent une nouvelle vie, ou

plutôt un simulacre de vie, à celui ou celle qui fait une mauvaise pioche – et nous sommes censés les en remercier. Les idolâtrer.

Je les hais.

Manifestement, nous ne leur plaisons guère plus; c'est du moins ce que la femelle laisse transparaître. Elle se tourne brièvement vers le mâle, et ses yeux brillent comme du sang frais.

– Je ne vois rien d'intéressant, Maudon – mais enfin, commençons.

Après nous avoir un instant scrutés d'un regard impénétrable, le mâle – Maudon – se dirige vers l'avant de la file. Je remarque que ses yeux sont complètement noirs; impossible de distinguer la pupille de l'iris. Alors qu'il passe devant chacun d'entre nous, le sac entre les mains, j'ai le pressentiment que ces prunelles pourraient m'engloutir tout entière.

Je réprime un frisson. Sa curiosité me met mal à l'aise. La plupart de ceux qui sont venus les années précédentes semblaient trouver la tâche ennuyeuse. Peu leur importait que cette loterie à première vue anodine détermine le cours de notre destin.

Toutefois, personne dans notre village n'oserait les défier en se cachant ou en se rebellant. Personne ne s'écarte du rôle qui lui a été attribué. Pour moi, cela revient toujours au même :

Écoute ton père, ou tu seras battue.

Vide les poissons pour trois sous, ou tu mourras de faim.

Présente-toi sur la place du village quand les créatures l'ordonnent, ou tu deviendras leur proie.

Même leur bourse est luxueuse – la soie noire dont elle est faite scintille autant que celle dont sont cousus les habits de Maudon. En comparaison, nous paraissions ternes, éteints. Et, dans mon cas, particulièrement puante. Étrange, quand on pense que ce sont eux qui sont morts: habituellement, ce sont les choses mortes qui se décomposent et empestent.

Je n'ai jamais rêvé de devenir comme eux, mais je me suis plusieurs fois imaginé, en enfonçant soigneusement mon couteau dans les ventres blanchâtres de mes poissons, le plaisir que j'aurais à les tuer. Ce ne serait pas un meurtre, car ces créatures ne sont pas vivantes – c'est ce que je me dis.

Maudon s'arrête finalement devant Silvea et moi. Il ne m'accorde qu'un bref coup d'œil avant de se mettre à la reluquer comme s'il voulait la manger. Se décalant légèrement, elle redresse les épaules et soutient courageusement son regard. Maudon s'arrête sur elle plus longtemps que sur tous les autres, la tête penchée, semblant tendre l'oreille. Pour une raison qui m'échappe, la femelle aussi fixe intensément mon amie. Leurs yeux à tous les deux s'illuminent d'une lueur qui ressemble à de la faim. Et je ne sais que trop ce que cette faim réclame.

Tendant le bras, Maudon effleure finalement la joue de Silvea d'un doigt pâle, presque une caresse. Je la sens frémir, et je résiste à l'envie de le repousser.

Peut-être la trouvent-ils jolie, pas juste appétissante. Sous son chapeau de fourrure dégarni, sa chevelure est blonde et luxuriante, tout le contraire de ma tignasse filasse et banale, que je coupe toujours court. Plus facile de la garder propre ainsi – c'est-à-dire aussi propre que possible quand on fait mon métier. Mes cheveux sentent la poissonaille; les siens exhalent une délicate odeur de plantes. Sa peau est propre et douce, et ses yeux vifs reflètent sa détermination.

Les créatures aiment les jolies personnes. Du moins elles sont plus susceptibles d'enlever un humain dont le physique leur est agréable. Je me demande pourquoi ils s'embarrassent avec des rituels alors qu'ils pourraient simplement rafler les victimes de leur choix la nuit.

Silvea plonge sa main dans le sac que lui tend à présent Maudon, et je dois me faire violence pour ne pas l'en empêcher. Ses doigts disparaissent, comme avalés.

Les lèvres de Maudon s'étirent en un sourire.

C'est forcément mauvais signe.

Risquant un coup d'œil à l'intérieur avant que mon amie ne retire sa main, j'entrevois la plume blanche dans son poing fermé. Je sais ce que cela signifie – c'est la seule de cette couleur parmi des dizaines de noires. C'est grâce à elle qu'ils le choisissent. Le sacrifié. Le désigné. La personne qu'ils emmèneront au château de Courtsheart, leur abominable forteresse. Celle à laquelle ils prendront *tout*.

Toujours accolée à Silvea, je suis pour l'instant la seule à connaître le verdict. Personne, à part elle, ne m'aurait d'ailleurs permis de m'approcher autant avec la puanteur qui ne me quitte jamais. Rien que pour cela, je ferais n'importe quoi pour elle.

Elle m'a sauvé la vie, il y a des années. J'avais sept ans et je souffrais d'une violente fièvre; je m'étais blessée à la main avec un couteau à filer, peu de temps après la noyade de mon père, tombé de son bateau, probablement ivre, alors qu'il pêchait en mer. Utilisant les herbes de sa mère, notre guérisseuse, Silvea avait extrait le poison de ma blessure et fait tomber ma fièvre. Comme si je méritais d'être sauvée.

Je l'aime depuis, désespérément, éperdument, et elle m'autorise à rester à ses côtés. Elle m'a appris à lire – en tant que future guérisseuse, elle-même a reçu des leçons afin de pouvoir suivre les instructions consignées dans les manuels d'herboristes et d'anatomistes – et partage souvent avec moi un peu de ses maigres repas. C'est l'une des rares personnes à me témoigner de la bonté. À ne pas détourner les yeux quand elle m'aperçoit. À voir autre chose en moi qu'une crève-la-faim couverte de tripes de poissons.

Peut-être a-t-elle décidé, aujourd'hui, que j'étais digne de faire front avec elle.

Et pour cela, je suis prête à sacrifier ma vie pour la sienne.

Plus rapide que ma raison, ma main s'engouffre à son tour dans le sac et écarte doucement la sienne avant qu'elle ne puisse leur montrer la plume.

– Laissez-moi tirer en premier, imploré-je dans un souffle.

Devant leur silence perplexe, j'ajoute :

– C'est moi la plus âgée.

C'est vrai, même si cela ne se voit pas. Silvea est plus grande et mieux nourrie, mais elle est un peu plus jeune que moi en réalité : je viens d'avoir dix-neuf ans, et elle en a encore dix-huit.

– Aleta, non... Arrête ! s'écrie-t-elle en essayant de se dégager, mais je parviens à lui arracher la plume sans sortir nos mains du sac qui nous protège de leurs regards.

Elle a dû voir que c'était la blanche. Elle essaie encore de me sauver. Mais aujourd'hui, c'est mon tour.

Et même si cela doit me tuer, peut-être parviendrai-je auparavant à réaliser mon vœu le plus cher : enfoncer une lame dans leur chair froide. Ma vengeance, pour leur faire payer de m'avoir pris ma mère. Je suis prête. Mon couteau à poisson est attaché à ma taille, dissimulé dans les plis de mon châle sale.

Le sourire de Maudon s'évanouit. Ses yeux d'un noir d'encre s'écarquillent et ses narines se dilatent, me laissant deviner un éclair d'indignation sous son masque d'indifférence. Même la femelle se met à siffler comme un chat.

Sang de pisse, juré-je intérieurement, terrifiée.

J'ignore comment, mais ils savent ce que j'ai fait.

Ils veulent Silvea. Pas moi.

Et maintenant, ils vont me réduire en miettes.

Pourtant, à cet instant, la créature à la peau diaphane et aux habits argentés hausse l'un de ses sourcils très fins.

– L'âge est à peu près la seule chose que nous respectons autant que vous autres, mortels. Tu en conviens, Maudon, n'est-ce pas ? Et toi aussi, Claudia ? La crasseuse a le droit de passer en premier.

Je ne peux m'empêcher de me demander ce que la créature entend par là. N'accordent-ils pas d'importance aux richesses

matérielles, au statut social, aux maris et aux pères – toutes ces choses que les humains semblent glorifier au-delà de tout, et dont je suis dépourvue? Cela signifie-t-il que parmi eux je ne serais pas une moins-que-rien, contrairement à ici?

Malgré moi, mon cœur se serre, mû par une émotion autre que la peur. Je ne veux pas savoir laquelle.

– Comptes-tu leur permettre d'intervenir ainsi à tout bout de champ, Revar? réplique Maudon avec un petit rictus sardonique. Si tu les laisses faire, ils se mettront bientôt à se chamailler en prétendant être le plus âgé ou le plus jeune au lieu d'attendre sagement leur tour en rang.

Revar hausse les épaules.

– Quoi qu'il en soit, nous avons une réclamation. J'y répondrai favorablement, et tu devrais en faire autant.

La femme, Claudia, observe Maudon jusqu'à ce que ce dernier hoche la tête avec réticence. Leur colère paraît alors se calmer – un apaisement qui ne se perçoit pas sur leurs visages mais, plutôt, par un subtil changement dans l'atmosphère.

Silvea retire sa main vide, mais je ne révèle pas encore la plume qui se trouve dans la mienne. Par-dessus le petit sac, je soutiens leurs regards, et mon cœur martèle ma poitrine, pareil à un poing qui frappe. Comme si je pouvais empêcher ce qui est sur le point d'arriver. Mais je ne peux pas lutter. Pas contre eux.

Pas encore.

Un sabot heurte le sol gelé, brisant le silence. Je reste figée, incapable de bouger malgré leurs trois visages parfaits, trop lisses, immuables, qui me toisent sans nulle impatience. Ils paraissent avoir tout le temps du monde. Ou alors sont-ils retombés dans l'ennui, maintenant que le moment d'agitation est passé.

Ainsi soit-il.

Le sanglot de Silvea déchire le silence lorsque j'extirpe enfin la plume blanche du sac. Posée contre ma peau, elle a l'air si propre.

– La plume blanche! s'écrie le fils du boulanger d'une voix pleine d'effroi.

Comme s'il se souciait de moi. Comme s'il ne m'avait jamais jeté de pierres.

Mes yeux s'emplissent de larmes; j'ai la gorge trop serrée pour parler. J'ai choisi ce destin. Je savais vers quoi j'allais. Mais je ne m'attendais pas à ce que le chagrin de mon amie me transperce à ce point le cœur.

Ses pleurs achèvent de me persuader que j'ai pris la bonne décision. D'ailleurs, elle est la fille de notre guérisseuse alors que je suis seulement celle qui vide les poissons. Même en ne considérant la situation que d'un point de vue pratique, il vaut mieux qu'elle reste, et que je parte.

– Enfin! déclare Claudia. Nous avons notre désignée. J'ai cru que l'attente allait me tuer.

Sa voix est empreinte d'une note d'humour qui disparaît dès que son regard rouge se tourne vers moi... et me foudroie sur place.

De toute évidence, elle m'en veut d'avoir pris la place de Silvea.

Nous n'avons pas encore quitté le village que deux des créatures me détestent déjà. La fin de mon existence commence bien mal...

L'haleine des chevaux projette devant eux de grands nuages de brouillard. Au fond de leurs yeux brille une lueur jaune et inquiétante, telle une bougie enfoncée dans leurs orbites. Sans cela, ce seraient des fenêtres vides et entièrement noires.

Envoûtés. Forcés de leur obéir. Mais toujours vivants.

Toujours vivants, me dis-je en ravalant mes larmes. *Je serai toujours vivante.* Bien que je doute de le rester longtemps. Je voudrais croire que je pourrai les affronter ou m'échapper plus tard, mais je sais ce qu'il en est. Mon corps sera bientôt aussi froid que celui des créatures qui se tiennent devant moi.

Pire encore: peut-être demeurera-t-il vivant et en bonne santé, alors que dans mon regard scintillera la volonté de mes maîtres. Ils ont besoin de serviteurs, après tout. En comparaison, être vidée de mon sang me semble presque une fin enviable.

La seule chose qui me console un peu est l'opportunité qui m'est donnée d'apprendre comment ils vivent – et de trouver un moyen de les anéantir. Jamais je n'aurais pu espérer plus belle occasion.

Des soupirs s'élèvent sur la place – de soulagement, sans doute. Pas de tristesse. Je ne manquerai pas à grand monde ici, et il ne viendra à l'esprit de personne de tenter de me secourir. Nous étions autrefois un peuple de combattants, de guerriers intrépides et de maraudeurs, mais c'était avant *leur* arrivée. Désormais, à peine assistons-nous parfois à quelques instants de lutte pitoyablement brefs, et qui se terminent irrémédiablement par des éclaboussures de sang dans la neige.

En outre, l'envie de résister n'est pas partagée par tout le monde. Certains pensent qu'être désigné constitue un grand honneur. Que cela représente une chance exceptionnelle d'échapper à notre condition.

Les créatures considèrent assurément que c'est un cadeau. Les *vampires*. Même si je n'ai pas le courage de le prononcer à voix haute, je ferais aussi bien de m'autoriser à utiliser ce mot en pensée. Au fond, je suis sur le point de devenir l'un d'eux.

Maudon sourit de nouveau, dévoilant des canines très blanches.

– Félicitations, petite; ta première saison éternelle commence ici.

– Et ce sera une saison merveilleuse, ajoute Revar. Tu te nommes Aleta?

Je parviens à hocher nerveusement la tête. Je ne veux pas leur avouer que ce nom était au départ un sobriquet dont on m'a affublée, gamine, quand j'ai commencé à transporter des seaux de

nageoires coupées et d'entrailles de poissons jusqu'à la fosse du village. Il a fini par me coller à la peau, comme une odeur nauséabonde. Même mon père s'y était mis, avant de mourir. Maintenant, plus personne ne se souvient de mon vrai prénom. Je me suis tellement accoutumée à Aleta que cela m'est devenu égal.

– Aleta, «nageoire» en langue ancienne; un organe membraneux du poisson, parfois aussi fin qu'un parchemin, presque transparent, et anguleux, comme toi. D'une simplicité trompeuse pour quelque chose de si parfaitement adapté à son environnement.

Revar m'examine de la tête aux pieds, mais je ne perçois curieusement aucune cruauté dans son regard argenté. Le mot *crasseuse* n'était peut-être, en fin de compte, qu'une observation, pas une insulte.

Je suis si flattée que j'en reste muette.

– Très bien, Aleta, conclut Revar en m'indiquant le carrosse d'un geste, avant de me proposer son bras. Espérons que tu as des épines dorsales cachées, car ton environnement est sur le point de changer.

J'en ai le souffle coupé. En quête de réconfort, je me tourne vers Silvea.

Sa fureur me cloue sur place.

– Espèce de sale garce! Traîtresse! gronde-t-elle, les joues en feu. Ses yeux bleus, débordants de larmes, semblent flamboyer.

– J'aurais dû te laisser crever quand j'en avais l'occasion.

Son cri m'arrache les tripes. J'ai l'impression de les sentir tomber en tas sur le sol gelé.

Elle en a eu l'occasion, c'est certain. Et elle ne m'a pas seulement sauvée – j'avais la conviction qu'elle me *comprendait*.

Mais elle me fixe à présent avec détestation.

– Quoi? dis-je, la voix étranglée par la douleur. Silvea...

Soudain, je saisis. Elle *voulait* la plume blanche. Elle *voulait* être choisie. Peut-être frissonnait-elle d'empressement, et non d'horreur, quand Maudon l'a touchée tout à l'heure. Elle ne porte même

pas d'écharpe autour du cou, alors que le reste de son corps est chaudement couvert. J'étais trop stressée pour le remarquer.

– J'espère que tu mourras, lâche-t-elle.

Quand elle me crache au visage, je prends conscience que je ne l'ai jamais vraiment connue ni vue pour ce qu'elle était, aveuglée par mon amour idiot. En réalité, je n'étais rien pour elle.

Ses mots me blessent plus profondément que je ne l'ai jamais été. Ils laissent en moi quelque chose de dur et de froid, dont je m'empare comme une arme.

– Je mourrai, répliqué-je sans me soucier d'essuyer mes larmes. Mais prie pour que ce soit pour de bon, ou je reviendrai, et alors gare à toi.

Je me délecte un court instant de son regard apeuré.

Revar me tend un mouchoir en soie. Il est bien trop raffiné pour se retrouver entre mes mains, mais la créature reste immobile jusqu'à ce que je l'accepte et que je sèche mes joues rouges de colère, blessée d'avoir été reniée.

– Elle est indigne de toi à présent, mon enfant, énonce-t-elle en m'offrant de nouveau son bras. Oublie-la. Viens.

Tournant le dos à Silvea, je suis les trois vampires jusqu'au carrosse noir. Maudon et Claudia se dirigent vers les deux étalons à l'arrière; au moins, je ne voyagerai pas en leur compagnie. Revar m'ouvre la portière. Guidée par sa main trop froide, je pénètre dans l'obscurité. Bien que je laisse derrière moi tout ce que j'ai toujours connu, les seules paroles d'adieu auxquelles je pourrais songer se changent en cendres amères sur mes lèvres. Je ne regarde pas en arrière. Cela m'est étonnamment facile.

Je ne suis pas née monstre.

Mais peut-être, en vivant assez longtemps, finirai-je par le devenir.

CHAPITRE 2

Les premières minutes, nous restons sans parler. Mon chaperon a pris place face à moi sur la banquette richement rembourrée. Illuminés par le clair de lune, ses yeux luisent d'un éclat métallique. L'intérieur du véhicule est tapissé d'une étoffe qui ne ressemble en rien à celles de mon village; soie et velours de belle qualité brodés de délicats motifs argentés. Je crois que les vampires ont apporté ces nouveaux tissus quand ils sont arrivés sur nos terres – ou devrais-je dire quand ils les ont *envahies*.

La posture figée de Revar en dépit des balancements du carrosse lui donne presque l'air d'un spectre. Prise d'un haut-le-cœur, je me force à porter toute mon attention sur les arbres qui défilent au-dehors, décharnés et baignés de la lumière blanche de la lune. L'approche de l'hiver les a rendus squelettiques.

Je me recroqueville un peu plus dans mes guenilles sans pouvoir réprimer mes grelottements. Il fait très froid dans la voiture – les vampires, après tout, n'ont pas besoin de chaleur.

Je connais les rumeurs sur leur facilité à chasser sans être gênés ni par la pluie ni par la neige. Sur leur aptitude à voir dans le noir. À traquer leurs proies grâce à leur odorat. À se déplacer plus rapidement que n'importe quel être humain, et à sauter à la gorge de leurs victimes avec une vélocité que leur envieraient les loups ou les chats sauvages.

J'ai vu les cadavres qui prouvent la véracité de ces affirmations.

– À vrai dire, courir n’est pas mon activité favorite... mais ce n’est pas très surprenant, pour un vampire de la Cour d’argent, déclare soudain Revar sur le ton de la conversation. Nous préférons la lecture.

Je fixe un instant mon guide, comprenant avec horreur que sa remarque répond à une réflexion que je n’ai pas formulée à voix haute.

– Vous entendez mes pensées?

J’ai parlé sans pouvoir m’en empêcher. Sang de pisse! Je devrais éviter d’attirer les regards. Me faire aussi fine qu’un parchemin. Devenir transparente. Dissimuler tout ce qui pourrait suggérer chez moi un caractère trop tranchant.

Je m’efforce de ne *pas* penser au couteau caché sous mon châle.

– Oui, je peux entendre tes pensées, confirme Revar. Tu sauras bientôt en faire autant – tu apprendras au cours de ta deuxième saison – et, dans une certaine mesure, te protéger contre ce genre d’intrusions.

Voilà qui explique comment ils ont su que Silvea avait pioché la plume blanche avant que je la lui enlève. Sans doute n’ont-ils eu aucun mal à percer à jour mon petit manège.

– Possible, commente Revar. Mais qui sait? Tous les vampires ne sont pas bons télépathes – je suis particulièrement habile en la matière –, et nous sommes incapables de lire dans l’esprit les uns des autres.

Intéressant.

– Maudon avait l’air de préférer Silvea... hasardé-je d’une voix hésitante.

– Il arrive que nous développons une obsession pour certains humains, acquiesce le vampire sur un ton suggérant que cela ne lui arrive personnellement pas souvent. Mais la désignation n’est pas censée satisfaire un quelconque penchant. C’est un moment de découverte.

– Vous voulez dire que même si j’ai un peu enfreint les règles, vous vous êtes rangé de mon côté parce qu’il les avait enfreintes le premier? C’est pour cette raison que vous m’avez laissée utiliser mon âge comme prétexte pour passer devant Silvea?

– Exact.

Vous n’aviez donc pas du tout le désir de m’aider, ajouté-je malgré moi en silence. Il m’est beaucoup plus facile de fermer ma bouche que de taire mes pensées. Je vais devoir apprendre, et vite.

– J’ai également appuyé ta réclamation par curiosité, reprend Revar. C’est ce qui me pousse à assister à ces rituels; l’humanité est un sujet d’étonnement. Une opportunité pour nous de découvrir de nouvelles choses. Toi, par exemple, poursuit le vampire en tournant vers moi son regard acéré. Pourquoi t’être mise dans une telle situation alors que tu abhorres si passionnément notre race?

– Je me suis sacrifiée pour mon *amie*, rétorqué-je en resserrant davantage mes bras sur ma poitrine.

Par chance, mon écœurement est si fort qu’il écrase tout le reste – les images de couteaux plantés dans leur chair froide; les fantômes de vengeance.

– Ah, tu t’exerces déjà à masquer tes pensées, me félicite Revar, l’air ravi.

Puis, baissant le ton:

– Cette humaine n’était pas ton amie.

– J’étais arrivée à la même conclusion, sifflé-je entre mes dents, les larmes sur le point de déborder. Mais je préférerais quand même vivre parmi mes semblables.

Revar m’adresse un sourire étonnamment doux.

– Sais-tu où nous allons?

– Courtsheart.

- Que sais-tu de Courtsheart?
- Presque rien, avoué-je. C'est un château.

Une prison.

- Plutôt une forteresse dans l'enceinte de laquelle se trouvent un très grand château et quatre autres bâtisses un peu moins imposantes, rectifie Revar. Et non, ce n'est pas une prison. Pour nous autres vampires, c'est l'endroit où les cinq Maisons se réunissent afin de débattre et de se fréquenter. Pour toi, ce sera une école; tu y résideras en tant que novice durant tes premières saisons immortelles. C'est entre ses murs que tu détermineras quelle Maison tu souhaiteras rejoindre après avoir achevé ta transformation.

- Mais je ne pourrai pas en partir.

La créature secoue lentement la tête, et ses yeux argentés paraissent se voiler de tristesse.

- Non. Tu ne pourras pas en partir, reconnaît-elle, avant de hausser les épaules. D'ici peu, tu ne le voudras même plus.

- Quand? Pourquoi? pressé-je sans me soucier de cacher mon appréhension.

- Nous allons te faire boire du sang lors d'une cérémonie nommée Commencement. C'est ce qui te permettra de débiter ton entraînement.

Une fois, j'ai volé une gamelle de sang de poulet dans un jardin, juste après que la volaille avait été tuée. J'avais si faim que je l'ai avalé d'une traite, ce liquide tiède qui coagulait déjà. J'ai failli tout vomir.

J'imagine que le sang de vampire est d'autant plus répugnant que son propriétaire est mort depuis longtemps. En tout cas, il doit être plus froid.

Revar ignore mon regard terrifié.

- Tu n'en ingurgiteras d'abord que quelques gorgées, pour te permettre de t'habituer à ta nouvelle condition; nous augmenterons

ensuite les doses au fil du temps. Tu développeras ainsi des aptitudes insoupçonnées; au début, tu ne pourras les utiliser que de manière limitée, mais elles gagneront en puissance à mesure que ton organisme se gorgera de notre sang. Apprendre à maîtriser ces capacités te sera indispensable pour devenir l'une des nôtres.

Puis, après une brève pause:

– Il est plus... prudent de procéder ainsi.

La prudence ne me semble avoir aucune place dans ce que nous venons d'évoquer. Je ne peux m'empêcher de serrer mes bras autour de ma taille avec angoisse et de me pelotonner sur la banquette, la tête pratiquement rentrée entre les genoux.

À dix-neuf ans, j'avais presque réussi à passer à travers les mailles du filet. Après cette année, je n'aurais plus été tenue d'assister au Rituel – si tant est même que les vampires s'arrêtent dans notre bourgade la fois prochaine. Les désignés sont tirés au sort dans six villages différents, et le nôtre n'est pas systématiquement sélectionné. Avant aujourd'hui, je ne me rappelle que deux autres occasions, quoique je ne conserve que très peu de souvenirs de la première – celle où ma mère a été enlevée; c'était il y a si longtemps. Quand bien même nous aurions eu la malchance de recevoir leur visite deux automnes d'affilée, j'aurais été trop âgée pour être choisie.

Ma mère aussi avait dix-neuf ans quand ils ont scellé son destin.

Je n'ai conservé en mémoire que des fragments d'elle. Et encore; peut-être ai-je seulement rêvé ces yeux farouches et ces lèvres souriantes qui remuent pour prononcer mon nom – celui que tout le monde a presque oublié. Avoir une idée plus nette de son visage ne m'aiderait d'ailleurs pas à la retrouver. Quoi qu'il lui soit arrivé, elle n'est plus la personne que j'ai connue et aimée. Je ne la reconnaîtrais plus aujourd'hui; et elle-même ne se souviendrait pas de moi.

Peut-être se trouve-t-elle en ce moment même dans une cour sombre, les cheveux grisonnants et épars, les mains calleuses à force de frotter sans relâche des parquets souillés de sang, vêtue de haillons sales qui laissent entrevoir ses côtes protubérantes. Des marques de morsures enflées sur son cou, les yeux étrangement illuminés, un sourire absent sur les lèvres. Une humaine envoûtée. C'est cette image d'elle qui hante mes cauchemars plus que toutes les autres; son regard, jadis impétueux, éteint et emprisonné derrière cette lueur, et sa bouche pleine de gerçures ensanglantées tordue en un sourire dément.

Un frisson me parcourt l'échine. C'est ma pire hantise; la voir se réaliser serait abominable – pas seulement pour elle, pour moi aussi. Je préférerais la savoir morte.

– Petite, tes pensées sont bruyantes, signale Revar avec un nouveau sourire bienveillant. J'ignorais que ta mère avait été désignée. C'est une information qu'il vaudrait mieux garder pour toi.

Je me redresse aussitôt sur mon siège – trop vite. La tête me tourne. Malgré la nausée, mon corps a faim.

– Pourquoi?

– Dans la plupart des cas, les vampires n'accordent aucune importance aux liens familiaux entre humains; comme nous, il te faudra rapidement apprendre à t'en défaire.

Dans la plupart des cas. Intéressante précision. Mais ce que dit ensuite Revar coupe court à ma réflexion:

– Oublie ta mère. Elle t'a oubliée.

Ses mots me pétrifient – pas parce que je n'avais jamais envisagé cette possibilité, non; plutôt parce que j'ai déjà entendu ces mots, ces mots *exacts*, il y a très longtemps, prononcés par un visiteur nocturne dont je ne garde qu'un souvenir confus. Je croyais l'avoir rêvé, mais cela me revient, à présent...

Un chat, assis à côté de ma paillasse, une nuit, alors que mon père ronflait non loin. Un chat dont les yeux rougeoyaient

comme des braises. Qui semblait capable de communiquer sans parole...

Je change de sujet. Si j'en crois Revar, songer au passé ne m'attirera que des ennuis.

– C'est pour cette raison que vous nous prenez quand on est jeunes? l'interrogé-je en resserrant les bandes de tissu déchiqueté enroulées autour de mes mains. Pour qu'on oublie plus vite?

– En effet. Et parce que vous *apprenez* plus vite, aussi. Nous pouvons certes changer des humains plus âgés en vampires, mais ils s'adaptent moins aisément à notre mode de vie. Leur caractère est déjà façonné par des décennies d'existence humaine. Cela a parfois été source de conflits entre nous. Notre système de sélection actuel a été conçu pour continuer d'augmenter prudemment notre nombre en choisissant les individus les plus susceptibles de s'épanouir parmi nous et en organisant leur transition de la manière la plus précautionneuse et la plus prévenante possible.

– Prévenante? répété-je, abasourdie – comme la prudence, cette notion ne me semble nullement intervenir dans cette affaire. Qu'est-ce que vous entendez par prévenante? Prévenante pour qui?

– «Qu'entendez-vous par», me corrige Revar. Pour vous comme pour nous. Le fait de savoir qu'ils ont une chance de nous rejoindre tend à rendre les humains plus dociles. Moins vindicatifs à notre égard.

– Ben voyons, rétorqué-je, sentant une rage brûlante m'empoigner le cœur.

Le vampire sourit.

– Peut-être sont-ils charmés par la perspective de pouvoir accéder à la vie éternelle. Vos existences sont courtes et dures; en comparaison, les nôtres scintillent comme des étoiles.

Les vampires sont censés être nos nouveaux dieux. La pratique des anciens cultes a été interdite depuis longtemps. Cela ne me fait ni chaud ni froid; je n'ai jamais été séduite par le mythe du Père

divin entouré de ses fils vagabonds et de ses filles maléfiques tels qu'ils sont représentés sur les gravures qui décorent notre vieux temple. Ce n'est pas pour autant que je vais me mettre à les vénérer, *eux*, davantage.

Revar incline la tête sur le côté.

– Ou peut-être exècrent-ils l'idée de tuer un vampire dont le visage est celui d'une fille ou d'un frère, sans se douter que nous avons le pouvoir de changer d'apparence, et que nous en faisons régulièrement usage. Quoi qu'il en soit, pour le meilleur et pour le pire, nous souhaitons que les mortels se sentent impliqués dans notre communauté, et qu'ils n'aient pas simplement l'impression de nous servir de...

Pour la première fois, le vampire paraît chercher ses mots.

– De repas? complété-je stoïquement. Mais pourquoi vous organisez ces rituels alors que vous pourriez simplement enlever les humains qui vous plaisent?

– On dit «Pourquoi organisez-vous», Aleta. Cela nous arrive, mais cette pratique est strictement réglementée. Un vampire souhaitant prendre un novice – un disciple encore mortel et qui commence son entraînement – doit d'abord obtenir l'autorisation de sa Maison. De plus, nous ne pouvons être responsables que d'un apprenti ou novice à la fois.

– Un apprenti?

Alors que le carrosse roule sur un obstacle, je m'accroche pour rester d'aplomb; Revar, pour sa part, vacille à peine.

– Un vampire nouveau-né ayant déjà rejoint la Maison de son choix et qui poursuit ses études sous la tutelle de son créateur. C'est ce que tu deviendras lors de ta quatrième saison au château, à la fin de ton noviciat.

Créateur. Ce mot me fait déglutir. Il ne me plaît guère plus que «Père» ou «dieux».